

Article 5

**EVOLUTION DE LA RITUALITE FUNERAIRE ET DU RAPPORT A LA MORT
SOUS LA PRESSION DE LA MODERNITE A BANGUI :
De la culture d'origine à la structuration d'une logique économique ?**

Dr Josué NDOLOMBAYE

Maître de Conférences de sociologie

Université de Bangui

e-mail : ndolombaye@yahoo.fr

RESUME :

Cet article examine l'évolution des rites funéraires en milieu urbain, et notamment à Bangui, capitale économique et politique de la République Centrafricaine. Il s'intéresse aux changements culturels ayant bouleversé l'ordre urbain de la ville moderne, et qui ont fait passer les pratiques funéraires qui avaient cours dans la tradition africaine à une logique économique et financière. Il démontre combien les pratiques funéraires qui se développent dans la culture centrafricaine d'origine, se modifient de jour en jour, soit à cause de l'ordre social urbain dans lequel se manifestent diverses contraintes liées à un effondrement économique, une crise identitaire, une perturbation culturelle, une remise en cause générationnelle, etc., soit par les transpositions et transferts culturels.

Mots clés :

Rituel funéraire, mort, modernité, deuil, déstructuration de la culture d'origine

ABSTRACT:

This article examines the evolution of funerary rites in urban areas, particularly in Bangui, economic and political capital of the Central African Republic. He is interested in cultural changes that upset the urban order of the modern city, which have passed the funerary practices that prevailed in the African tradition economic and financial logic. It demonstrates how burial practices that prevail in the culture of origin Central are changing day by day, because of the urban social order that manifests various constraints related to economic recession, an identity crisis, a disturbance cultural, generational trouble, etc., or by transposition and cultural transfers.

Keywords:

Funerary Rituality, death, modernity, mourning, destructuring of the culture of origin

Si cet article vous intéresse, vous pouvez [télécharger en cliquant ici](#).

INTRODUCTION

La question du deuil et des funérailles a fait l'objet de plusieurs études anthropologiques, sociologiques, psychologiques, théologiques, etc. Il en ressort diverses représentations collectives de la mort selon les sociétés. Cependant la présente étude met l'accent sur une problématique de dynamique socioculturelle en milieu urbain africain en général, et singulièrement à Bangui, capitale politique et économique de la République Centrafricaine. En fait, les pratiques funéraires qui avaient cours dans la tradition africaine précoloniale se sont modifiées progressivement en fonction des nombreuses contraintes liées à un nouveau style de vie où se mêlent ruralité et urbanité. Les nouvelles pratiques funéraires créent une situation qui bouleverse la logique traditionnelle des rites, voire une évolution vers une logique économique et financière.

Le présent article est une contribution à l'analyse portant sur l'organisation et le déroulement des rites funéraires en milieu urbain, plus précisément à Bangui, et les symboles qui les accompagnent et qui arrivent peu à peu à provoquer un changement d'attitudes et de comportements ou une transformation du cadre des participants au rite. Il évoque les principales caractéristiques actuelles de la ritualité funéraire et montre, au-delà de ses formes d'organisation, ses enjeux. La réflexion est structurée en trois points suivants : problématisation et méthodologie de recherche ; évolution des rites funéraires à Bangui ; quelques grands symboles de l'innovation rituelle et leur impact.

1. Problématisation et méthodologie de recherche

Il est question de préciser d'abord le véritable problème de recherche et de montrer les outils ayant permis de collecter les informations sur le terrain.

1.1. Problématique et délimitation de l'objet de recherche

La revue de littérature sur la ritualité funéraire concerne tout le rite funéraire qui accompagne l'agonie puis la mort et l'après-mort d'un être humain. Comme le souligne Patrick Baudry (2005 : 189-194),

Il n'existe pas de société sans rituel funéraire. Son universalité est sans doute l'un de ses premiers traits caractéristiques. Aucune société ne se débarrasse du corps mort comme s'il n'avait, dès lors qu'il ne vit plus, aucune importance. S'il fallait se débarrasser d'un « mauvais mort », il fallait encore prendre la précaution de funérailles bâclées, et oser, mais en l'organisant, un « contre-rite ».

Le rite funéraire est ainsi considéré comme l'obéissance à des contraintes culturelles. La mort dans nos sociétés impose l'humilité à tous ceux qui s'en approchent ; elle se situe au cœur même de la vie sociale et constitue une rupture ou un déséquilibre du lien social. C'est ici que l'on perçoit mieux comment le social, les rites, le sacré, les mythes, les religions et la mort ont quelque chose de commun.

En fait, la mort et les rites funéraires ont fait l'objet de multiple recherche et réflexion à travers l'histoire humaine. S'intéresser au rapport collectif et historique de l'humain à la mort a fait l'objet de nombreuses études en sciences humaines et sociales depuis des décennies. De nombreux auteurs y ont consacré une partie de leurs travaux (Bussières, 2009 : 19), et parmi eux Claude Riv  re (1995 : 21-45), qui a mentionné les contributions d'Emile Durkheim, M. Mauss, Van Gennep, B. Malinowski, Radcliffe-Brown, Goffman, Lévi-Strauss, Freud, Caillois et J. Cazeneuve. Ce dernier, par exemple (Cazeneuve 1985 : 1156), s'est exprimé ainsi à ce sujet :

Pourquoi les primitifs s'interdisent-ils de manger certaines nourritures qu'ils sont à leur disposition ? Pourquoi brûlent-ils les cabanes des morts ? Pourquoi s'imposent-ils des mutilations, des privations ? Pourquoi perdent-ils en cérémonies un temps qu'ils pourraient occuper    améliorer leur existence ?

L'histoire des rites funéraires dans les diverses cultures, dans chaque pays et selon diverses époques, révèle la variété des représentations de la mort. Toutefois, il se trouve que les rites funéraires ont évolué de nos jours. En fait, si traditionnellement les rites sont a priori destinés à assurer un hommage digne au défunt, marquer par une cérémonie un moment particulier et mémorable, instituer l'étape de réintégration du défunt dans la mémoire après l'étape de séparation du décès, créer un moment de communion porteur de sens, toucher au sacré, source d'apaisement, d'harmonie, et de ressourcement, etc., il importe de reconnaître que le r  f  rent ancestral en Afrique en général et en Centrafrique en particulier, est aujourd'hui à l'épreuve de l'urbanité ou de la citadinité, c'est-à-dire *tout ce qui est ou que l'on assurait être le propre des citadins par opposition aux habitants de la campagne*. C'est ce qui s'observe aujourd'hui à Bangui, capitale politique et économique de la République centrafricaine. Et tout cela soulève des questions de recherche telles que :

- quels sont les déterminants d'une telle mutation rituelle ?
- quels sont les grands vecteurs de changement liés à la modernité ?

- en quoi les rituels d'aujourd'hui sont-ils différents du référent ancestral ?
- les rituels d'aujourd'hui apportent-ils souvent paix et sérénité ?
- quels en sont les impacts sociologiques ?

Autant de questions pertinentes auxquelles cet article essaie de trouver des réponses.

1.2. Approche méthodologique

Peu d'enquêtes empiriques ont fait l'objet du problème soulevé en République centrafricaine. Aussi, la démarche utilisée pour observer les réalités sociologiques concernant la ritualité funéraire sous la pression de la modernité à Bangui est-elle axée sur trois techniques d'enquête, à savoir :

- la revue littéraire sur le phénomène dans le monde ;
- l'observation participante d'une vingtaine de séquences rituelles distinctes dans la ville de Bangui, à partir du dépôt du corps du défunt à la morgue, puis de la célébration des funérailles jusqu'au cortège menant ce dernier à l'église et au cimetière ;
- la conduite d'entretiens libres et semi-dirigés avec les endeuillés et ceux qui ont pour tâche de participer à la prise de décisions concernant l'organisation et le déroulement des rituels funéraires.

2. Evolution des rites funéraires à Bangui

2.1. Les rites et pratiques funéraires traditionnels

Aujourd'hui, le deuil et les funérailles se déroulent à Bangui sur une scène plurielle. Les rituels funéraires occasionnés par le décès d'un parent ne sont ni une logique fidèle à celle qui avait lieu dans les représentations collectives d'origine, étant donné les contextes social, culturel et économique dans lesquels ils se réalisent. Au demeurant, les rites funéraires en milieu urbain évoluent au même rythme que les valeurs, les croyances, les symboles, etc.

Dans les représentations collectives africaines en général, et en Centrafrique en particulier, il existe une vie après la mort. C'est pourquoi, dans le clan, la tribu, les villages, les funérailles sont des occasions favorables pour tout un ensemble de gestes et de paroles, de danses, etc. accompagnant le décès d'un être humain cher. Ces funérailles traditionnelles rassemblent souvent des centaines de personnes venues de la famille restreinte, de la famille

élargie, du village, du clan, du groupe ethnique, des alentours, du voisinage, du quartier, des groupements d'affinité, du milieu professionnel, mais aussi de la ville ou de la capitale, voire de l'étranger. Bref, les rites et pratiques funéraires varient selon les croyances du groupe culturel d'origine, les croyances religieuses, le statut social du défunt, les conditions du décès et parfois selon la volonté du défunt.

Il faut ainsi souligner que dans les cultures africaines, les cérémonies funéraires sont organisées pour des raisons socioculturelles. Institués par les ancêtres depuis des temps immémoriaux, ces rituels constituent, en fait, une exigence de la communauté envers les disparus afin que ces derniers puissent atteindre la communauté des ancêtres protecteurs en paix (« les morts ne sont pas morts »). Dans les pratiques d'origine, le mort est lavé, purifié et paré. Comme le soulignent (P) Laburth Tholra et (J.P.) Warnier (1980 : 175) :

La mort est le dernier de ces passages. Nulle part, elle ne paraît conçue comme la fin de l'existence humaine, mais plutôt comme un voyage dont les étapes doivent être respectées pour ne pas se solder par une errance néfaste aux vivants.

L'utilisation moderne, par exemple, du cercueil n'était pas de rigueur. Le cercueil était représenté par une natte, un tissu ou des branchages de feuilles du palmier à l'huile ou d'autres arbres, selon l'aire culturelle. Il importe de relever ici que si le palmier à huile a toujours eu un rôle important dans le domaine agricole ou économique, il joue aussi un rôle culturel de premier plan dans les rites funéraires depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. C'est ce qui s'observe en Centrafrique.

La chapelle ardente ou chapelle mortuaire qui représente un lieu spécialement aménagé pour accueillir le corps d'un défunt, en attendant la cérémonie funéraire, afin que des personnes ayant des liens divers avec lui puissent lui rendre hommage, était symbolisée et est toujours symbolisée en milieu traditionnel du sud-ouest centrafricain par l'assemblage des feuilles de palmier à huile et dans les zones de savane par de la paille et autres savoir-faire. D'ailleurs à Bangui, les feuilles de palmier à huile plantées aux abords des domiciles et autres constituent un symbole de deuil. Or, de nos jours, les chapelles ardentes sont décorées de façon luxueuse.

Enfin, tous ces rites et pratiques funéraires traditionnels se faisaient sans aucune messe, l'animisme dominant exigeait des sacrifices offerts aux ancêtres et à la mémoire du défunt. L'essentiel des rituels tournait autour des manifestations diverses telles que le rassemblent les pleurs, les chants et danses funéraires, la nourriture et la boisson, etc.

Ces rites et pratiques funéraires traditionnels se déroulaient, en réalité, dans une profonde simplicité et il n'était pas question de dépense extraordinaire. Dans cette période, le décès d'un proche était un événement malheureux que tous ressentaient. Etant endeuillée, la famille ne faisait pratiquement pas la cuisine. De même, les femmes et filles de la famille éplorée ne devaient pas faire de toilette. Dans certains groupes ethniques, la face est couverte de kaolin dont la couleur blanche évoque le pouvoir des ancêtres et l'esprit d'un défunt.

Cette logique va rentrer dans un dualisme rituel. La question suivante mérite d'être posée : *Que deviennent ces rites et pratiques funéraires traditionnels dans un contexte d'urbanisation et de crise économique ?*

2.2. Les nouveaux rites funéraires et pratiques de deuil d'aujourd'hui : une disparition progressive des rituels d'origine ancestrale

L'organisation moderne des pratiques cérémonielles en ville, et notamment à Bangui, démontre combien les pratiques funéraires qui avaient cours dans la culture centrafricaine d'origine, se modifient de jour en jour, soit à cause de l'ordre social urbain dans lequel se manifestent diverses contraintes liées à une récession économique, une crise identitaire, une remise en cause culturelle, une tension générationnelle, etc., soit par les transpositions et transferts des valeurs socioculturelles. Nombre de ces nouvelles pratiques viennent des autres régions d'Afrique ou d'Europe. En fait, l'ordre urbain ou les conditions de vie afférentes, et notamment à Bangui entraîne une déstructuration de la culture d'origine et une structuration d'une nouvelle logique des pratiques cérémonielles.

2.2.1. Le deuil et les funérailles modernes

D'abord, en ce qui concerne l'espace de l'organisation des funérailles. Alors que dans les communautés et villages traditionnels, c'est la concession familiale ou clanique qui est le cadre des rituels funéraires, en milieu urbain, et notamment à Bangui, l'espace domestique où sont organisés le deuil et les funérailles déborde sur l'espace public. Les dispositifs rituels occupent souvent la principale voie menant au domicile du défunt, les voies avoisinantes, voire les concessions des voisins : y sont installés bâches, chaises, appareil de sonorisation, etc., bref, toute la logistique pour la réception de parents et amis venus participer à la veillée ou à la levée du corps du défunt.

A Bangui, comme dans la majorité des villes secondaires centrafricaines, les obsèques deviennent ainsi des moments de grandes cérémonies, parfois somptueuses, souvent pour des familles entières. En fait, des cotisations sont régulièrement imposées dans le but d'atteindre le budget élaboré pour la circonstance.

Au reste, si les gens continuent de garder le même respect pour la mort, à travers de grands moments pour chacun (membres de la famille restreinte, de la famille élargie, du village, du clan, du groupe ethnique, des alentours, du voisinage, du quartier, des groupements d'affinité, du milieu professionnel, etc.), les pratiques, elles, s'adaptent désormais aux réalités financières et à l'ordre urbain. C'est ici que la mort devient plus importante que la maladie. L'on peut penser à des comportements que l'on peut taxer d'« ingratitude », car souvent lorsque le défunt ou la défunte est morte, suite à une maladie, l'assistance dont il avait besoin à ce moment-là – de son vivant pour assurer sa survie – était souvent inexistante. C'est au moment des funérailles que, curieusement, les gens veulent prétendre l'aimer, le valoriser et mettre en évidence leur familiarité avec lui. Comme le dit EBOMA, un ancien chanteur centrafricain, dans l'un de ces titres célèbres : « *Ngou ti lé ti zo a kiri na zo kété pèpé. Mbi ngba na malade, soigné mbi* » (Traduisez : « les larmes ne ressuscitent pas quelqu'un. Quand j'étais malade, il fallait me faire soigner »).

Ensuite, le changement apparaît également au niveau du temps réservé aux obsèques. En fait, dans la société traditionnelle centrafricaine en général, les cérémonies funéraires durent quatre jours pour les femmes et trois jours pour les hommes.

2.2.2. Aujourd'hui, l'Eglise ou la religion intervient dans le deuil

Il faut aussi souligner qu'à côté des veillées traditionnelles, est apparue l'organisation des veillées de prières avec comme corolaire, l'animation des chorales et, de plus en plus, l'animation des orchestres religieux. C'est dire que les religions instituées, comme le catholicisme, le protestantisme etc., viennent se mêler au modernisme, et influent sur les croyances ou les représentations collectives originelles des funérailles. A cet effet, les funérailles ne sont plus une affaire de la famille ou des proches, mais également de l'ensemble de la communauté religieuse du défunt ou de ses parents (souvent même si le défunt est non pratiquant ou a abandonné de la foi). Les pratiques religieuses influencent ainsi les comportements des personnes endeuillées en ville. Aussi importe-t-il de faire le point sur les

différentes religions existantes en Centrafrique, sur le plan de rites funéraires pour mieux comprendre cette nouvelle logique.

- **Religion chrétienne**

- **Deuil et rites catholiques**

Chez les Catholiques, l'essentiel de l'intervention tourne autour d'une veillée funéraire au domicile du défunt ou à une résidence de famille. Cette veillée est décidée toujours à l'initiative soit de la famille, soit de l'entourage, du quartier ou des « frères en Christ ». La préparation du rituel religieux se fait, quelquefois, dans les communautés paroissiales ou parfois au domicile familial, par le prêtre, par des chrétiens intervenant dans la célébration, ou la réalisant entièrement seuls. La famille fait ainsi le choix des lectures, des chants, de la prière et de la musique. Le plus souvent, la descente dans le caveau est accompagnée d'une bénédiction, mais le clergé ne se déplace plus que rarement dans les cimetières.

- **Deuil et rites protestants**

Chez les protestants, les rituels diffèrent peu de ceux des catholiques. Toutefois, la cérémonie religieuse a lieu au temple avec ou sans la présence du corps. La paroisse ou la famille fait le choix des lectures, des chants et de la musique. Le pasteur, les diacres et diaconesses, les associations des jeunes et des femmes protestantes animent la veillée et la levée du corps. Le Pasteur ou son représentant dit une dernière parole ou une prière au cimetière avant les pelletées.

- **Deuil et rites musulmans**

Chez les musulmans, la toilette purificatrice est effectuée suivant un rite très précis. Après avoir placé le corps dont la tête est dirigée vers la Mecque, le corps est lavé plusieurs fois, puis essuyé avant d'être enveloppé dans des pièces de tissus blanc. Les membres supérieurs sont placés soit le long du corps, paumes tournées vers le haut, soit croisés sur la poitrine. Des "sourates" du Coran sont récitées lors de la veillée du corps.

Le corps, dans un délai maximum de 48 heures, est mis en bière sur le côté pour faire face à La Mecque si celui-ci est inhumé dans un "carré musulman" (aménagement présent dans un nombre limité de cimetières). Il n'est pas dans la coutume d'envoyer des fleurs. Une cérémonie ou le passage du défunt à la mosquée n'est pas une obligation.

Généralement les hommes sont présents lors de l'inhumation du cercueil en pleine terre et jettent quelques pelletées de terre ; les femmes et les enfants s'éloignent ou quittent le cimetière. La prière funéraire est faite par l'imam. Durant les trois premiers jours, la famille reçoit les condoléances, des prières sont récitées. L'ensemble de la communauté soutient la famille et prépare les repas. Le troisième et le quatrième jour sont dédiés à la prière.

Somme toute, le deuil se manifeste à travers des cultures religieuses. Toutefois, en Centrafrique comme en Afrique en général, les populations n'ont pas abandonné leurs croyances ancestrales en matière de rites funéraires. Au demeurant, les nouveaux rites funéraires et pratiques de deuil à Bangui, aujourd'hui, témoignent d'un syncrétisme qui a imprégné les croyances populaires d'éléments de provenances diverses.

3. Les grands symboles de l'innovation rituelle et leur impact

3.1. Prise en charge du deuil et des funérailles : répercussions financières

Comme cela a été déjà souligné, dans les pratiques funéraires d'origine, les obsèques ne rentraient pas dans une logique de dépenses somptuaires. Or, à Bangui, depuis quelques années, les obsèques sont devenues de grandes cérémonies qui peuvent durer des jours, voire des mois, si le corps devait être rapatrié de l'étranger, avec tout son corolaire de dépenses qui implique :

- la prise en charge de la nourriture non seulement des gens qui viennent soutenir la famille mais aussi des parents qui viennent du village,
- les frais d'entretien de la dépouille à la morgue,
- la location du corbillard municipal,
- l'achat du cercueil,
- la location des instruments de musique ou de sonorisation pour les groupes d'animation ou de chorales lors de la veillée,
- la location des chaises et bâches,
- la location des minibus ou autres véhicules pour les convois funéraires ou le déplacement au cimetière, etc.
- A cela peuvent s'ajouter les frais des déplacements et du rapatriement des corps par avion de l'étranger.

En fait, dans les pratiques actuelles, les dépenses commencent par l'annonce du décès par les canaux appropriés, et notamment, la radiodiffusion. Par la suite, ce sont des cotisations

régulièrement imposées dans le but d'atteindre le budget élaboré pour la circonstance. A cela s'ajoute la pratique du faire-part. En effet, un faire-part ou avis est destiné à annoncer à vos proches un heureux événement et éventuellement à les convier à la cérémonie (naissance, mariage, etc.). La tradition veut que l'annonce ou la publication de tels avis ne mentionne que les noms et prénoms, la date et éventuellement le lieu de l'évènement.

Or, aujourd'hui, se développe le faire-part deuil ou décès dont la particularité, contrairement au faire-part traditionnel, est de demander une contribution financière pour l'organisation des obsèques. L'observation participante montre que dans la plupart des cas, une personne assise derrière une table, avec un cahier, est chargée de recevoir les dons ou contributions financières venant des amis, connaissances et parents, des collègues de service, des voisins, des associations diverses, du député ou ministre de l'arrondissement, du quartier, etc.

Une autre réalité qui se manifeste depuis quelques années à Bangui, est la présence de personnes qui, sans être proches de la famille du défunt, s'invitent aux funérailles. Il s'agit en fait d'un genre de « pique-assiettes » qui viennent s'installer durant toutes les journées de veillée pour faire bombance ou s'alimenter : prendre la tasse de café ou de l'alcool, manger la feuille de manioc, etc. et tout cela aux frais des parents du défunt. Ces « non invités » accompagnent généralement le corps du défunt au cimetière, entassés dans des minibus ou gros camions, voire sur des motos et entonnant des chansons profanes – vulgaires – au nom du disparu. Ils s'invitent également au repas qui suit l'enterrement.

Certains en profitent pour emporter ou se ravitailler du reste dans de sachets noirs, généralement appelés « *si je savais* » à la fin des repas. Il y a souvent aussi des cas de vols de biens. Comme quoi, avec la crise socioéconomique persistante, l'organisation des obsèques fait bien des heureux.

Au total, outre les dépenses en frais funéraires, en cercueil et en restauration des convives que l'on retrouve dans toutes les cultures, l'organisation du deuil à Bangui a des répercussions également sur les activités économiques et le travail dans le secteur public. En effet, c'est devenu un comportement nouveau, les gens profitent des jours de funérailles de leurs proches ou amis pour arrêter les activités professionnelles. A Bangui, il n'est pas un jour qu'un personnel du secteur public ou d'une entreprise privée ne soit absent pour motif de funérailles,

avec comme corolaire souvent, des réunions annulées pour cause de deuil ou des dossiers en souffrance.

3.2. La solidarité africaine aidant

Il faudrait ajouter à tout ce qui a été évoqué précédemment, le fait que chaque visiteur venu pour présenter ses condoléances est souvent tenu d'apporter en plus de sa contribution financière, des dons matériels : fagot, sucre, café, thé, boissons diverses, matériel de sonorisation, bancs, chaises, marmites, assiettes, gobelets, etc. Il s'agit ainsi de tout un processus qui débute dès l'annonce du décès jusqu'à l'inhumation du corps.

La prise en charge du décès commence depuis la morgue ou funérarium. La première des préoccupations, lorsque survient le décès d'un proche, est souvent celui de l'accueil de la personne défunte, depuis son décès jusqu'à ses obsèques. Or, dans les rites funéraires d'origine, le défunt ou la défunte restait chez lui ou chez elle, entouré(e) de ses proches, jusqu'à la mise en bière. La famille, les proches, les voisins venaient se recueillir et témoigner leur sympathie et leur soutien. Le défunt était veillé jusqu'à son départ au cimetière. La place mortuaire permettait à chacun, en se regroupant, d'évoquer des souvenirs au cours d'une veillée et de commencer le deuil.

Il reste que les cérémonies varient selon le statut social, l'âge du défunt ou de la défunte. Certaines sont ostentatoires ou concurrentielles. En fait, devant l'accroissement alarmant du taux de mortalité à Bangui, la plupart des familles endeuillées doivent déboursier d'importantes sommes pour enterrer dignement leurs proches parents.

La mutation urbaine fait intervenir donc la morgue ou le funérarium, lieu où le corps du défunt est conservé dans les meilleures conditions jusqu'à l'heure de son départ pour le cimetière. Pour certains milieux, au départ de la morgue, des reporters-photographes et /ou cameramen sont dans le cortège pour immortaliser l'évènement. Toutes ces cérémonies nécessitent évidemment, beaucoup de moyens financiers, matériels et humains pour organiser les funérailles. On assiste dès lors à diverses attitudes et comportements, entre autres :

- ✓ l'achat d'un pagne uniforme ou des tee-shirts à l'effigie du défunt par les membres de la famille élargie, voire des amis et sur lesquels on peut lire des inscriptions telles que **« A la mémoire de notre regretté(e) X, Hommage à Y, Adieu Z, etc. »** ;
- ✓ invitation de divers orchestres musicaux ou de chorales ;

- ✓ dépôts de fleurs ou de couronnes de fleurs ;
- ✓ sans oublier la consommation de boisson de toutes sortes et de la nourriture durant toute la cérémonie qui va même au-delà de la limite des jours prévus.

Concernant le port des uniformes (pagne, tee-shirt) pendant les funérailles, une enquête faite auprès d'échantillon des populations des 2^{ème} et 5^{ème} arrondissements de la ville de Bangui a révélé que 64 % des interrogés ont affirmé avoir porté au moins une fois l'uniforme (B.M. Angakossi et F.T.O. Bananguende ,2006).

L'un des événements spectaculaires lors des obsèques, à Bangui, est le dépôt de « Fleurs deuil », « Fleurs décès », « Fleurs enterrement », « fleurs de funérailles », etc. En effet, pour se montrer compatissants envers les familles dont l'un des êtres chers décède en leur offrant des fleurs, les gens se tournent vers des fleuristes stylistes qui s'efforcent de se conformer à leurs préférences. Ces fleuristes qui se font des affaires, tout comme les fabricants de cercueils pendant les funérailles, créent et offrent selon les besoins des arrangements floraux originaux ou composent des agencements traditionnels tels que corbeilles, plantes vertes ou gerbes de plantes fleuries, couronnes, croix, chapelets, etc. Les prix de ces fleurs de funérailles sont fonction du statut socioprofessionnel du client.

Toutefois, aujourd'hui, les funérailles, à Bangui, s'adaptent même à la crise. En effet, avec la crise économique qui sévit à Bangui, le dépôt de fleurs est de moins en moins apprécié, dans certains milieux moins aisés qui souhaitent le remplacer par le don des enveloppes remplies de sommes d'argent. Ceux qui viennent offrir les enveloppes sont appelés successivement soit individuellement, soit au nom de leur famille, association ou groupe professionnel. Tout se passe comme les offrandes à l'église. Les enveloppes ainsi collectées vont servir de soutien à la famille éprouvée – crise oblige ! C'est même un fonds de commerce qui, malheureusement, ne servira pas toujours à la veuve ou aux orphelins, mais plutôt à l'oncle, au neveu ou au chef de famille lorsqu'il s'agit de la mort d'une épouse, droit coutumier oblige.

Cependant, les moments de dépôts des fleurs et enveloppes offrent à certains, l'occasion de communiquer leurs statuts, valeurs et symboles pour se distinguer des autres groupes.

3.3. Tous unis pour le défunt, mais dans la différenciation sociale

En Centrafrique urbaine, tout comme dans de nombreuses villes africaines situées au sud du Sahara, les funérailles donnent lieu à des manifestations multiformes. Les gens se

rassemblent, ils mangent et boivent, ils chantent, pleurent et dansent autour de leur mort. Comme quoi, les obsèques deviennent aussi un lieu de communication. En d'autres termes, la consommation devient un langage : noms, habillement, couronnes de fleurs, contenu d'enveloppe, véhicules pour l'accompagnement du défunt au cimetière, etc., deviennent un langage comme dans toute société de consommation. Comme le disait Charles-Henry Pradelles de Latour (1996), « *il apparaît que dans toutes les sociétés étudiées la mort implique une hiérarchie classificatoire des défunts. Un chef de lignage détenteur d'un héritage reçoit des honneurs funéraires beaucoup plus longs et élaborés que son ou ses épouses. Les funérailles mère-fille sont célébrées plus modestement que les funérailles père-fils* ».

Cela touche le deuil social (Kouakou Kouassi 2005), c'est-à-dire l'ensemble des attitudes que la communauté villageoise attend des personnes endeuillées, voire des comportements socioculturels propres à une société donnée, à tous ceux qui, par leur origine familiale, leurs alliances ou leur statut sont concernés par le (ou la) disparu(e), quel que soit le lien affectif qu'ils ont entretenu avec lui, (elle). Les attitudes face à la mort se modifient, voire certains rites viatiques disparaissent au profit de funérailles ostentatoires et onéreuses.

La participation-observante de bon nombre de rites funéraires à Bangui, a permis de noter que généralement, lorsque le défunt est d'un rang social aisé, plusieurs véhicules sont stationnés aux environs du lieu des obsèques « *Dis-moi qui tu étais et je te dirai comment se fera le rituel de ton deuil* ».

Pendant toute la durée de la cérémonie funéraire, des photographes et divers reporters sont invités pour immortaliser le moment de deuil, lorsque le défunt est un haut cadre ou issu d'une famille aisée. Un cortège de véhicules est alors observé en file indienne, à travers les grandes voies de la ville de Bangui, pour faire l'éloge du disparu jusqu'au cimetière. Là aussi, le nombre de véhicules, de motos devient un langage. A l'analyse, ce phénomène est observable, de nos jours dans les autres capitales africaines. La revue littéraire nous révèle qu'il s'agit de nouvelles pratiques qui sont trop souvent observées en Afrique de l'ouest (Bénin, Togo, Côte d'Ivoire, Ghana et autres) où le deuil et les funérailles sont aussi devenus l'occasion de grands rassemblements qui ont un coût. (J.P. Eschlimann, 1985).

A l'inverse, une personne issue d'un milieu populaire ou modeste ne reçoit pas autant d'honneurs funéraires beaucoup plus longs et élaborés que les cas précités. Toutefois, des chants profanes des jeunes, souvent saouls, entassés dans de gros camions ou sur des

taxismotios réquisitionnés pour la circonstance vont l'accompagner au cimetière. Après quoi, ces accompagnateurs vont retourner sur le lieu des obsèques pour le repas composé souvent de feuilles de manioc.

3.4. Profanation de tombes et vol au Cimetière

L'ordre urbain déstructure davantage les rites funéraires et pratiques de deuil : on vandalise de plus en plus les tombes à Bangui, comme de par le monde. Le respect des morts disparaît dans les comportements de certains citadins. En effet, si le défunt est inhumé avec tout le respect au cimetière, les cimetières sont souvent visités par des voleurs. Ces derniers arrachent les statues des tombes sur lesquelles ils étaient bien fixés, voire tout le matériel rentrant dans la construction des édifices funéraires : bronze, aluminium, fer, carreaux. Tout cela suscite généralement indignation et consternation.

Avec l'explosion du prix des métaux, les cimetières à Bangui sont souvent les lieux de prédilections d'individus qui n'hésitent pas à vandaliser ou saccager une tombe pour y récupérer du matériel à revendre sur le marché local.

En somme, les morts sont-ils définitivement morts de nos jours ?

CONCLUSION

Il ressort de tout ce qui précède que l'on assiste à Bangui à une déstructuration de la culture d'origine en matière de rites funéraires. Les représentations collectives, les valeurs et les symboles ont changé. Ces changements s'observent tant au niveau du rituel que de la représentation de la mort. La modernité s'installe au contact des autres cultures. Les cérémonies funéraires dans le milieu urbain rassemble nombre de personnes pour différents objectifs : pour certains, c'est le moment d'apporter de l'aide aux familles éprouvées, pour d'autres, il faut nourrir et dépenser de l'argent ; c'est même un fonds de commerce. Les funérailles ne se conçoivent pas sans dépenses et consommation et il faut satisfaire souvent tout le monde avec des repas collectifs.

Au regard de ces rites qui se pérennisent, nous observons l'évolution d'une nouvelle manière de rendre hommage aux morts en Afrique en général. et à Bangui en particulier. En somme, les changements ayant bouleversé l'ordre urbain de la ville moderne, sont marqués par le passage progressif des rituels d'origine ancestrale à des nouveaux rites funéraires et pratiques de deuil à Bangui.

Références bibliographiques

- Allouch, J. (1995) ; *Erotique du deuil au temps de la mort sèche*. Paris, EPEL.
- Agbaetou, O.I.G., Gnonlonfoun, E.F.A.F. J.M. (2008). *Les Funérailles dispendieuses au Bénin: Cas de la Commune D'Abomey-Calavi*. <https://benineflstudies.edublogs.org/>
- Angakossi B.M. et Bananguendé F.T.O.2005-2006. *Funérailles et port d'uniforme en milieu urbain : causes et manifestations sociales à Bangui*, Travaux d'Etudes et de Recherche en licence de sociologie, Département des Sciences Sociales, FLSH, Université de Bangui (RCA).
- Baudry P. (2005). *La ritualité funéraire*. Hermès, La Revue. Université Michel-de-Montaigne – Bordeaux III. C .N.R.S. Editions.
- Buissière L. (2009). *Evolution des rites funéraires et rapport à la mort dans la perspective des sciences sociales et humaines*, Thèse de Doctorat, Ecoles des Etudes supérieures. Université Laurentienne, Sudbury, Ontario.
- Cazeneuve J. (1985). « Rites » dans Encyclopédia Universalis, Paris.
- Charles-Henry Pradelles de Latour (1996), « Les morts et leurs rites en Afrique » in *L'Homme* tome 36 n°138. pp. 137-142, avril-juin, pp. 137-142.
- Eschlimann , J.-P. (1985). *Les Agni devant la mort*, Paris, Karthala.
- Freud, S. (1917), « Deuil et mélancolie », in *Métopsychoanalyse*. Trad, franc. Paris, Gallimard, 1968.
- Kouassi K. (2005/2), «La mort en Afrique : entre tradition et modernité», in *Revue Etudes sur la mort*, n°128, Paris, Edition l'Esprit du temps, p. 180.
- Laburth Tholra (P) et Warnier (J.P.). (1980), cités par Vergez A.et Huisman D. «le vrai problème de la mort. Nouveau cours de philosophie », Tome I, *Philosophie, Anthropologie et métaphysique*, Fernand Nathan, Paris, 1980, PUF.175.
- Lussier M. (2007). *Le Travail de deuil*. Paris, PUF.
- Piette A., (2005). *Le temps du deuil. Essai d'anthropologie existentielle*. Paris, Les Éditions de l'Atelier.
- Rivière C. (1995), *Les rites profanes*, PUF, Paris.
- Pradelles de Latour, C.-H. (1991), *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*. Paris, EPEL.